

La tête ailleurs

גלגול-הנשמות Guilgoul haneshamot

Par le professeur Albert Bensoussan



Élie Sarfati, *La roue de la vie*

Je devisais hier, avec un de mes amis, de la transmission – transmigration – de pensée, de la mort et de l’oubli, et je lui disais justement qu’il venait de me téléphoner au moment même où je parlais de lui avec mon épouse, en vantant sa science talmudique, en ajoutant là que c’était transmission de pensée mais que ma mère disait que ce genre de coïncidence augurait d’une longue vie. « On parle de toi et tu te manifestes, alors tu auras la vie longue », voilà ce que disait maman. Et voilà, maman ne cesse de me parler, et mon père, et tous mes amis d’autrefois, de là-bas, comme s’ils n’étaient pas vraiment morts, et qu’ils n’avaient disparu que physiquement : leur âme – leur

esprit – est toujours vivant, présent, pérenne. L’errante *nesbama*, l’âme ou l’esprit nomade.

Alors cet ami me rapportait l’étrange histoire d’un objet égaré et retrouvé – en tout point semblable à la fable qui va suivre. Un homme avait perdu son père et avait hérité de tous ses livres et objets de piété. Parmi ces livres, un sidour portant son nom sur la page de garde, que le fils emportait pieusement avec lui quand il allait à la shoule. Et voilà qu’un jour, comme il laissait ses livres et son talit à sa place à la synagogue, il ne retrouva plus le livre de son père. Qui le lui avait pris, ou est-ce qu’il le lui avait repris ? Le temps passa, des mois, des années. L’histoire se passait dans une

synagogue populeuse et parisienne, fort différente de nos synagogues de province où l'on peine tant à réunir un minyane. Un jour, cet homme se rend à la synagogue avec son cousin, de passage, et en entrant le cousin va chercher un sidour parmi la montagne de livres accumulés sur les étagères à l'entrée de la shoule. Et rejoint l'autre à sa place. La prière commence – « Qu'il me baise des baisers de sa bouche... » –, chacun ouvre son livre et voilà le cousin qui lui dit : ah mais dis-donc, c'est le livre de ton père que j'ai pris, je te le rends. Et ce sidour qui avait disparu pendant peut-être trois ou quatre ans, voilà qu'il regagnait, qu'il retrouvait, comme par miracle, les mains du fils pieux. Comme si son père était revenu et venait lui dire ce soir-là : *ya bné, Chabbat Chalom !*

Et maintenant j'en viens à mon histoire, qui se passe sur l'autre rive. En ce temps-là on n'avait pas de noms pour toutes ces maladies, et donc, lorsqu'une vieille personne peinait à reconnaître ses enfants, ou à nommer le jour, le mois, l'année, on disait simplement qu'elle perdait la tête — en fait, nul dans la rue n'avait entendu parler de ce neurologue allemand, cet Alzheimer, Alois de son petit nom, qui n'était, peut-être, même pas né... ou pas encore mort au temps du récit. Elle, la maman de mon amie, c'était la fille du rabbin Tetelboun, un Russe qui, ayant fui les pogroms avec les siens, avait atterri à Port-Gueydon, en Kabylie, où la modeste communauté juive avait réclamé un rabbin, et c'était lui, le proscrit, le fuyard, le rescapé qui

l'était devenu. C'est là que la mère grandit, si près de l'autochtone dont elle avait grand soin, car elle avait hérité des siens, du shtetl, un goût altruiste, couronné d'un don de guérisseuse, de là qu'elle reçût ce surnom kabyle de *Tachibent*, qui veut dire Dame Vénérable. C'était la maman de Dédou, ma presque sœur car nous avions grandi ensemble, mon amie d'enfance à Alger, ma camarade de cours à l'Université, et que j'aimais si fort et fraternellement que je l'appelais toujours « Dédouchérie », juste pour voir se creuser ses fossettes et admirer son sourire. Cette grande dame d'une blondeur incroyable, qu'elle avait léguée à sa fille, avait un grand plaisir dans sa vie, celui d'acquérir de multiples bijoux. C'est d'ailleurs là faiblesse de ce pays : les femmes portent sur elles toute leur fortune. Mais elle, qui en aurait eu trop à porter, avait couvert sa fille d'un tel poids de bijoux qu'elle aurait pu avoir plusieurs époux à la fois, tant elle l'alimentait de dots. Bref, la petite, la Dédou de mon récit, avait reçu en partage un magnifique collier, avec même, entre les perles multicolores, des dents de chacal porteuses de baraka. Bref un collier kabyle. Sauf que, sauf que la fille de la *Tachibent* avait un beau jour égaré son collier. Mais où, mais où ? se lamentait-elle en le cherchant entre ses draps, où qu'il est, où qu'il est ? au revers des tapis, sous la commode, derrière la psyché, rien n'y pouvait faire, le bijou était bel et bien égaré, et malheureusement sa mère avait déjà perdu la tête. Impossible de rien lui demander. Quand elle allait la voir – quotidiennement – à

sa résidence médicalisée, et s’asseyait sur la chaise à son chevet, sa mère la regardait tristement et lui disait toujours : « Que c’est gentil à vous de venir me rendre visite, Madame, savez-vous j’ai une fille, un monstre d’ingratitude, qui ne vient jamais me voir », et là Dédou toujours fondait en larmes. Geste immobile de la mère. Cruel égarement. Désespérant secours.

Et puis, un beau jour, un jour funeste, parce que la mère venait de mourir, un jour heureux parce que sa mère s’était délivrée de son mal en quittant cette terre qui ne voulait plus d’elle, Dédou a levé ses bras impuissants au ciel et imploré :

— Maman, maintenant que tu es là-haut et que tu as retrouvé ta tête, rends-moi le collier !

Et quelques jours plus tard, tout à fait par hasard – « Il faut laisser ses chances au hasard historique », disait Camus, qui était d’ailleurs voisin de ma Dédou, à Alger –, alors que la fille s’activait au ménage, et tiens, ce grand sac en cuir derrière l’armoire qui appartenait à maman, il aurait bien besoin d’un coup de nettoyage : le sac s’ouvrit sur tous les petits porte-monnaie dont la mère faisait collection, et le premier à bâiller accoucha du collier aux perles multicolores avec ses dents de chacal

pour la baraka. Et Dédou crut entendre, non, entendit vraiment, comme tombées du ciel, ces paroles d’infinie tendresse et de parfait secours, ces mots de la Vénérable Dame : « Que ton matin soit de dattes et de miel ! »

Alors qui dira que les âmes de ceux qui s’en sont allés ne voyagent pas dans l’espace et le temps ? Qu’elles cessent de se manifester dès lors que le corps est retourné à la poussière... ! Elles suivent, selon le kabbaliste de Safed, Itshak Louria לוריה, le parcours ou le cycle des âmes, le *Guilgoul hanesbamot*. À vrai dire la « roue » – *galgal* גלגל en hébreu, un mot qui, en répétant la même syllabe, tourne sur lui-même – des âmes. La roue qui, abolissant nos piètres catégories mentales et les repères de notre monde fini et limité, ignore le début et le terme, confond le départ et l’arrivée, la fin et le commencement, mêle en un seul concept la vie et la mort (ce pourquoi notre cimetière est appelé « maison de vie » בית־הַחַיִּים *Beth-ha’haïm*). Elle établit, en somme, un *temps d’éternité*. Voilà, en vérité, un oxymore, tant tout sépare l’éternité du temps, deux mots qui se contredisent. La parfaite circularité solaire, la divinité, YaH.

Albert Bensoussan